

Pauline Julier, les volcans, la planète Mars et nous

CRÉATION L'Aargauer Kunsthaus propose la plus importante exposition consacrée jusqu'à présent au travail de l'artiste genevoise, qui enquête sur l'Univers et surtout sur notre façon de le penser et de nous y inscrire

ÉLISABETH CHARDON

Pauline Julier explore l'Univers, non pas dans une accumulation de connaissances mais en se demandant sans cesse quelles questions l'espèce humaine – et donc nous-même, visiteuse ou visiteur lambda – se pose sur sa place en son sein. Elle nous fait prendre conscience que notre savoir s'articule en récits toujours régentés, canalisés par notre regard anthropocentré et par notre culture.

Le travail de l'artiste genevoise, née en 1981, formée aux sciences politiques à Grenoble et en photographie à Arles, tient de l'enquête, historique, anthropologique, scientifique. Poétique aussi. Au Kunsthaus d'Aarau, le ton est ainsi donné dès la première salle avec *Supernova*, l'explosion sur écran géant d'une étoile, le passage d'une boule rouge toute en tensions à une éblouissante lumière blanchâtre. Nous voilà plongés dans les mystères de la matière et de ses énergies.

Naturalis Historiae, une série d'œuvres née en 2017 d'une coproduction entre la Ferme-Asile de Sion et le Centre culturel suisse à Paris, est reprise ici dans une forme retravaillée, enrichie. Il y est question de volcans, de forêts, de paysages... En prologue, comme à plusieurs étapes de l'exposition, les mots prennent la place des images. Sur l'écran de Doha, en phrases courtes, Pauline Julier raconte sa rencontre avec un Italien, un Français et un Chinois paléobotaniste, tous bloqués à Doha en 2010 alors que le volcan islandais Eyjafjallajökull perturbe le trafic aérien. Il est question du mot paysage, intraduisible en chinois.

Le paysage comme fabrique culturelle

C'est pourtant bien un paysage de Chine qui s'étend en papier peint sur tout un mur de la salle suivante. Sur l'écran posé sur ce «Pompéi végétal», le professeur Jun Wang résume ses recherches, entre visite du site et laboratoire. La forêt de fougères dessinée ici a été reconstituée d'après les fragments feuillus retrouvés dans une immense exploitation minière, des centaines de kilomètres carrés de sombres collines formées par l'explosion d'un volcan qui a pétrifié la végétation voilà 300 millions d'années.

Au milieu de la salle, sur des diapositives projetées au fond d'une cabane sur pilotis, on lit un récit de Philippe Descola. Lorsque,



PAULINE JULIER
ARTISTE VISUELLE

dans les années 1970, après des semaines dans la jungle épaisse, l'anthropologue et son compagnon de voyage jivaro découvrent le vaste panorama de la plaine de Pastaza, en Equateur, ils ne disposent pas du même «équipement mental et affectif» pour appréhender ce qui s'offre à leur regard. Philippe Descola prend alors conscience que notre notion du paysage est une fabrique culturelle liée aux innombrables images vues au cours de nos vies.

Dans le bruit des trois projecteurs 16 mm de *Neapolitan Triptych*, des bribes d'histoires napolitaines sont mises en images, de l'éruption du Vésuve en l'an 79 jusqu'aux rituels liés à la liquéfaction du sang de saint Janvier et à la veille scientifique menée face aux menaces volcaniques des champs Phlégréens.

Notre infini besoin de comprendre est l'un des fils rouges de l'exposition

La série *Naturalis Historiae* se clôt trois salles plus loin avec *Trunk*, la reconstitution en céramique d'un tronc fossile, aussi vieux que la forêt de Chine du début de parcours, retrouvé en Valais, dans la vallée du Trient, en 2014. Au mur, un clin d'œil à Caspar Wolf, incontournable dans les collections du musée, avec *Orange et foudre sur le glacier inférieur de Grindelwald*, peint vers 1775. Plus personnelle, plus délicatement évocatrice et méditative aussi, la vidéo *Cercate Ortensia* (2021) évoque notre relation à l'environnement mais aussi le pouvoir de la liberté face à la maladie et à la perte de repères.

Débuté ensuite une autre série majeure, initiée en 2022 avec Clément Postec. Pauline Julier et lui ont suivi le Programme d'expérimentation en arts politiques créé à Sciences Po Paris par Bruno Latour. Les pièces d'*Occupy Mars* – les artistes se sont approprié le slogan d'Elon Musk – parlent de la manière dont nous habitons la Terre et dont les choses se rejouent dans l'espace, avec le même vocabulaire allant de l'exploration à l'exploitation. L'installation *Là où commence le ciel* (2024) nous place face à la vidéo grand format d'une opération du

globe oculaire. Dans la salle, des branchages entrelacés forment un dôme. Ces jeux d'échelles favorisent les allers et retours de la pensée entre l'espace, la Terre, nous, notre regard...

Follow the Water (2023), vidéo aussi monumentale, nous emmène dans le désert chilien d'Acatama, où se trouve l'une des plus grandes mines de lithium du monde et où les indigènes luttent pour leurs droits à l'eau. C'est aussi là que la NASA entraîne les véhicules télécommandés du type de ceux qu'elle envoie sur Mars, notamment pour étudier la présence de l'eau dans l'histoire de la planète. A l'exemple du rover Opportunity qui a envoyé ses observations sur Terre pendant quinze ans et dont la vie a pris fin dans une tempête de sable en 2019, qu'on retrouvera dans la dernière salle de l'exposition, sur une tapisserie d'Aubusson.

Sous la croûte terrestre et haut dans le ciel

Quelques salles auparavant, dans *Cassini's Suicide*, on a vu les images recomposées par la NASA pour figurer la désagrégation de la sonde spatiale Cassini, sacrifiée pour obtenir les images les plus proches possible de Saturne. Ces machines explorant des territoires inconnus font écho à l'histoire de Joseph Crocé-Spinelli et Théodore Sivel, évoquée dans *Cercate Ortensia*. Ces aéronautes sont morts en 1875, privés d'oxygène en s'élevant trop haut en montgolfière. Sur leur tombeau au Père-Lachaise, leurs gisants de bronze, drapés dans une toile, se tiennent la main. On pense aussi à Pliny l'Ancien, mort en voulant approcher de trop près le Vésuve en éruption, comme le narre *Neapolitan Triptych*.

Notre infini besoin de comprendre est clairement un fil rouge de l'exposition. Il est aussi au cœur de la vidéo *A Million-Year Picnic*, tournée en public au Théâtre de Vidy en janvier dernier. Dans une conversation scénarisée et montée, on retrouve Didier Queloz, Prix Nobel de physique pour sa découverte des premières exoplanètes, Camille Bonvin, cosmologiste, et Violaine Sautter, spécialiste des profondeurs de la croûte terrestre et de la minéralogie martienne. Au-delà du partage de connaissances, leurs questionnements, leurs motivations sont des plus passionnants.

Leurs échanges durent près d'une heure. Autant dire que pour celles et ceux qui n'ont pas déjà vu une partie des images de Pauline Julier au cinéma ou dans une exposition précédente, la visite de *A single universe* prendra du temps. ■

Pauline Julier – *A single universe*, Aargauer Kunsthaus, Aarau, jusqu'au 27 octobre.